Ça a commencé comme ça :

Je compte jusqu'à trois, a crié Tony,

un,

on s'est accroupis tous les deux, comme en cours de sport quand on pratique la course de vitesse,

deux,

les jambes tendues comme des ressorts, les mains au sol, la tête relevée,

trois,

et on s'est élancés, le plus vite possible, Tony et moi, à en perdre haleine,

on a couru droit devant,

comme des fous,

sans économiser nos efforts,

pour savoir lequel était le plus rapide,

comme des malades,

on a couru,

le vent sifflait à nos oreilles, giflait nos visages,

couru,
sans s'arrêter,
ou presque,
on a couru pendant des jours,
aussi loin que possible.

Avec Tony, on n'avait rien prémédité. Ce n'était pas un complot ou une chose prévue longtemps à l'avance. Les gens ne veulent pas nous croire, ils ouvrent de grands yeux ou sourient en coin. Ils affichent un air sérieux, froncent les sourcils. Parfois, ils se mettent en colère, nous demandent si on les prend pour des imbéciles.

Et pourtant, c'est la vérité.

On a compté jusqu'à trois, on est partis, et on a couru droit devant, et c'est tout ce qu'il y a à dire.

Ce n'est pas un mensonge.

C'est ce que l'on a répété aux journalistes, à nos parents, aux policiers.

Si on avait réfléchi, si on s'était concertés, si on avait pensé une seconde à ce que l'on allait faire, l'hésitation nous aurait certainement coupé les jambes.

Alors, on répond la vérité. On répond que c'était un jeu.

Une compétition entre nous deux.

On voulait savoir.

Lequel allait craquer en premier, lequel allait s'essouffler, lequel allait renoncer.

Mensonge, crient les gens.

En fait, non, ce n'est pas vrai. On n'essayait même pas de savoir qui allait gagner. On courait, voilà tout. Mais – apparemment – personne ne veut l'entendre, personne ne peut le comprendre.

On courait.

Antoine et Tony, les fugueurs marathoniens, ont titré les journaux.

Notre histoire a fait le tour du pays, on a été célèbres le temps d'une ou deux journées, puis un avion est tombé, une entreprise a fermé, un scandale politique a éclaté, et les gens nous ont oubliés.

Sur notre course joyeuse, il a été dit tant de choses. Les journalistes en ont fait un symbole. Sur nos épaules ils ont cousu des dossards, ils ont inventé et raconté notre histoire à notre place. Une pincée d'émotion, un message politique, de la force, de la conviction, on est devenus les personnages d'un roman.

Deux jeunes garçons courent pour le droit de grandir et d'étudier en France.

Avec Tony, on a laissé dire. Et j'avoue que j'étais soulagé : tout ce tapage allait servir à quelque chose, et pas simplement à m'éviter de me faire dérouiller par mon père.

Les véritables raisons de notre course, on ne les a pas comprises sur le moment. Parfois, on fait des choses sans réfléchir et on en voit le sens bien plus tard.

Notre histoire, j'ai envie de la raconter maintenant. Pas pour rétablir la vérité, juste parce qu'en définitive il s'agit d'une très belle histoire.

Alors c'est parti : l'espace s'ouvre à notre passage, l'air gonfle nos poumons. On est invincibles, on file et nos pieds claquent de joie sur le bitume. On court comme on éclate de rire, comme on envoie balader une mauvaise pensée, comme on s'approche du bord de la piscine l'été pour se jeter en avant les bras grands ouverts vers la fraîcheur. On court dans le bonheur de l'instant.